

## **L'INSULARITE CHEZ PATRICK CHAMOISEAU**

### **Un des ressorts de l'Écriture de la Contre-Histoire**

**EMILIE AMAND**

Université Lille 3 Charles-de-Gaulle

[amand.emilie@voila.fr](mailto:amand.emilie@voila.fr)

**Résumé :** Cet article cherche à démontrer l'importance de l'insularité dans la prise de conscience d'une contre-histoire sous-jacente à l'histoire officielle, dans deux œuvres de Chamoiseau, *Texaco* et *Biblique des derniers gestes*. Bien que le contexte post-colonial soit un facteur déterminant dans cette perception autre du monde, l'insularité n'en joue pas moins un rôle central : elle permet à la fois une mise à distance avec le centre dominant, tout en faisant de la Martinique un point de rencontre forcée entre des cultures variées, participant alors à cette relativisation de l'Histoire.

**Mots-clés :** Chamoiseau, roman, histoire, post-colonialisme, insularité

**Abstract:** This article wants to show the importance of the insularity in the realization of an « against-history » existing under the official history, in two novels by Patrick Chamoiseau, *Texaco* and *Biblique des derniers gestes*. Even though the post-colonial context is a decisive parameter in this other perception of the world, the insularity has also a central place : it allows a detachment of the center's domination on the one hand, and it transforms the Martinique in a point of forced meeting between different cultures on the other hand. These two elements take part in the putting in perspective of History.

**Keywords :** Chamoiseau, novel, history, post-colonialism, insularity

La Martinique, département d'outre-mer français, est un territoire à l'Histoire complexe et inhabituelle. Si cet espace appartient au continent américain, son passé est associé à celui de l'Europe par le biais de la colonisation. En effet, dès le XVI<sup>e</sup> siècle a lieu l'installation des premiers colons français. Les échanges initiaux avec les Caraïbes laissent rapidement place au massacre de la population native, dans le but d'obtenir des terres pour la culture massive de la canne à sucre. S'en suit l'instauration de la traite négrière, visant à fournir une main d'œuvre gratuite. L'abolition de l'esclavage en 1848 implique donc l'immigration de travailleurs peu rémunérés appelés les « engagés ». Ces derniers sont principalement d'origine africaine et indienne. Quelques Chinois participent également à cette immigration<sup>1</sup>. Ainsi, par son Histoire, l'île revêt un caractère multiculturel, qui sera à l'origine de la créolité (concept important lorsque l'on aborde l'aire culturelle antillaise et que nous verrons plus en détail par la suite). La Martinique a également ceci de spécifique qu'elle passe en 1946, contrairement à une grande partie des espaces colonisés, du statut de colonie à celui de département d'Outre-mer : la décolonisation potentielle a laissé la place à l'assimilation, en rattachant l'île à la France. Ainsi, des populations d'origines variées se voient englobées dans une patrie, qui apporte avec elle un statut nouveau, qui désire *a priori* mettre sur un pied d'égalité la France et la Martinique. Les lois de la métropole sont dès ce moment totalement appliquées dans l'île. Ce mécanisme, à caractère assimilationniste, est dans la continuité de ce qui se fait depuis 1848 dans les Antilles : en effet, avec l'arrivée de la citoyenneté française, ce sont également des valeurs spécifiques, une culture et surtout une histoire nationale qui pénètrent la société martiniquaise, en l'altérant nécessairement.

Le passé de l'île se voit donc soumis à l'Histoire de France. Cette dernière, en grande partie élaborée au XIX<sup>e</sup> siècle, a pour but d'unifier dans une même entité, la France, des ensembles divers, les régions. Ce discours officiel et hégémonique impose donc une histoire dans laquelle la Martinique ne se reconnaît pas de façon systématique. De manière plus générale, l'histoire produite par les colonisateurs sur les colonisés est loin d'être véridique, comme le précise J. Bardolph : « La vision de l'Orient ainsi fabriquée par l'ensemble des écrits d'Occident est cohérente, infiniment reprise, mais n'a aucun rapport avec la réalité » (Bardolphe, 2002 : 17). Ce discours officiel, erroné ou lacunaire, nécessite l'écriture d'une histoire autre, révélée le plus souvent au sein d'un texte romanesque, qui prend alors un caractère subversif vis-à-vis

---

<sup>1</sup> Nous ne signalerons pas de manière systématique les références ayant trait à l'Histoire de la Martinique, notre étude étant appuyée sur un recoupement d'informations issues des ouvrages de Nicolas, 1996 et de Butel, 2007.

du récit national. Afin de définir ces romans historiques qui prennent le contre pied d'une histoire officielle, A. Pfersmann a proposé l'appellation de « romans de la contre histoire<sup>2</sup> ». Il décide plus précisément de mettre sous ce titre « des romans à caractère épique, évoquant le destin d'un peuple ou d'une minorité, qui poursuivent un tel objectif subversif par rapport à une tradition écrite dominante » (Pfersmann, 2008 : 327).

Dans le cas de la Martinique, la présentation d'une histoire différant du point de vue officiel est souvent perçue comme une conséquence de la colonisation passée, comme le sous-entend par exemple J. Bardolph. On peut encore penser que ce type de récit martiniquais se situe dans la continuité des discours régionalistes<sup>3</sup> qui visaient à contre-balancer le poids de la centralisation, allant de pair avec une volonté de dire ce qui n'était pas le centre, ce qui n'était pas Paris (Thiesse, 1991 : 10). Ces deux points de vue sont tout à fait intéressants, et qui plus est totalement justifiés. Néanmoins, nous nous proposons de quitter un moment l'optique post-coloniale, ou encore régionaliste, qui à notre goût surdétermine trop grandement la littérature antillaise. Sans nier l'implication indéniable de ces deux éléments dans l'écriture d'une contre-histoire, nous tenterons ici de démontrer l'impact de l'insularité dans la prise de conscience de la nécessité d'une histoire autre, relativisant le récit officiel. L'étude ne prétend pas aborder l'ensemble de la littérature antillaise. Nous nous limiterons à l'œuvre de Patrick Chamoiseau, écrivain martiniquais de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et fervent défenseur de la créolité, en nous attachant plus précisément à la représentation de l'île telle que produite dans *Texaco* et *Biblique des derniers gestes*<sup>4</sup>, afin de voir le rapport que cet espace particulier entretient avec la contre-histoire.

Au sein de cette étude, nous montrerons que l'île, périphérie de la métropole, se caractérise avant tout par un isolement relatif qui met à distance les éléments issus du centre. Mais paradoxalement, alors que la mer confine l'île dans un ailleurs, elle lui permet également une ouverture vers le monde, en rendant possible l'échange. Ces

---

<sup>2</sup> Cette appellation est inspirée par le discours critique d'Augusto Roa Bastos sur sa propre production littéraire. En effet, l'auteur paraguayen du XX<sup>e</sup> siècle, ayant en partie écrit sur la dictature, et se proposant de révéler les blancs de l'Histoire de son pays, disait faire avec ses romans « una contrahistoria, una réplica subversiva y transgresiva de la historiografía oficial » [« une contre histoire, une réplique subversive et transgressive de l'historiographie officielle »] (Roa Bastos, 1980 : 141).

<sup>3</sup> Christiane Albert met en avant le grand nombre de points communs entre la littérature régionale et la littérature créole dans son article (Albert, 1999 : 248).

<sup>4</sup> Le premier roman propose un panorama de l'histoire de la Martinique de 1823 environ aux années 60, en s'attachant au témoignage de Marie-Sophie, créatrice du quartier de Texaco, sorte de bidonville à proximité de Fort-de-France qui lutte pour sa survie. De son côté, *Biblique des derniers gestes* est le long témoignage de Balthazar Bodule-Jules, rebelle sans âge à l'agonie, qui narre son passé au sein d'une séance publique durant plusieurs semaines, et qui devient l'occasion d'aborder les nombreux voyages et les diverses luttes du héros.

deux éléments participent alors à la prise de conscience d'une contre-histoire, omniprésente dans les romans de Chamoiseau.

### **L'île, un espace isolé...**

Comme il a été évoqué plus tôt, la Martinique est un territoire français rendu particulier par son caractère insulaire, qui participe à une mise à distance de la métropole, centre auquel elle est rattachée. En effet, l'île de manière générale, comme le rappelle J.C. Racault, se définit par rapport au continent, se caractérisant par sa

(...) nature périphérique d'espace autre, topologiquement décentré. Il n'est pas absolument nécessaire qu'elle soit lointaine, ni même difficile d'accès ; l'important est qu'une frontière visible en marque la limite, moins à titre d'obstacle matériel que de signe de son altérité : c'est la coupure de l'élément liquide qui alimente une rêverie de rupture bénigne avec l'univers homogène de la norme (Racault, 1995 : 10).

La Martinique se retrouve parfaitement dans ces caractéristiques : rattachée géographiquement au continent américain, elle appartient néanmoins à la France. La rupture territoriale, non négligeable, ne peut se faire oublier. Ainsi, dans les romans de Chamoiseau, où le point de vue choisi est celui de l'insulaire, une séparation est clairement établie, la métropole représentant un ailleurs. *L'ici* s'oppose radicalement à un *là-bas*, souvent mal déterminé. Néanmoins, cet ailleurs est perçu comme un berceau civilisateur, une mère-patrie, d'où sont issus ceux qui ont engendré le peuplement métisse de l'île (colons, engagés, marchands de la traite). Mais c'est également de cet extérieur que viennent les lois et les normes qui régissent la Martinique. Les romans de Chamoiseau mettent en évidence cet élément, avec par exemple la fameuse lettre, dans *Texaco*, annonçant l'abolition de l'esclavage, qui arrive dans l'île en 1848. C'est avec elle que la servitude est officiellement abolie, alors qu'avant son arrivée, les esclaves s'étaient déjà mis en grève, refusant de travailler (Chamoiseau, 1992 : 128). Concrètement, le travail forcé avait pris fin avant que la lettre ne soit parvenue dans l'île. Mais l'abolition ne devient officielle, et pour ainsi dire véritable, qu'avec la validation métropolitaine par le biais d'une loi. La domination de cette mère-patrie a une conséquence plus grave : la France devient le plus souvent une entité idéalisée bien que directement méconnue. P. Chamoiseau a souligné le fait que la métropole est vue par beaucoup d'Antillais comme ce qu'il y a de mieux (Chamoiseau, 1997 : 48), et ce encore aujourd'hui. Dans ses romans, certains personnages sont révélateurs de cet écrasement, qui se manifeste à différents niveaux. Nous pensons par exemple à Ti-

Cirique<sup>5</sup> qui est représentatif, dans *Texaco*, de l'attraction que crée la culture française : il vénère la langue de Molière (Chamoiseau, 1992 : 414), au point de parler un français travaillé et empli à l'excès de références culturelles européennes (Chamoiseau, 1992 : 28), mêlées à quelques rares appels à la culture antillaise. De manière excessive, cet attrait peut faire du continent un lieu d'aboutissement, un idéal vers lequel il faut tendre. Dans ce cas-ci, l'île devient un espace temporaire, et ne serait plus qu'une excroissance moins désirable que la métropole, comme le montre entre autre le brusque départ de Nelta, amant de la narratrice de *Texaco*, Marie-Sophie<sup>6</sup>. Donc, la France et la Martinique, bien qu'appartenant au même ensemble politique, sont des espaces géographiquement distincts.

Cet éloignement spatial est à l'origine de nombreuses différences culturelles. *Texaco* par exemple présente clairement deux rapports à l'espace opposés, et culturellement déterminés : l'ordre de la métropole qui se reflète dans l'organisation de l'En-Ville côtoie l'occupation créole que représente le quartier de Texaco. Cette dernière, anarchique mais fondée sur le besoin et le hasard<sup>7</sup>, reflète la réalité des nécessités des insulaires, étant ainsi plus adaptée à l'île. La Martinique représente donc bien un espace autre, éloigné géographiquement, mais aussi culturellement de la France métropolitaine. Cet isolement, lié intrinsèquement à son insularité, permet alors une mise à distance de l'Histoire de France par les principaux protagonistes de Chamoiseau.

L'Histoire nationale, d'un point de vue théorique, est un récit élaboré à partir d'une sélection de faits jugés significatifs pour l'ensemble du pays<sup>8</sup>. Mais étant donné que la métropole a une position centrale, l'Histoire de France est souvent celle de l'espace continental, et non de la totalité des territoires y étant rattachés. La définition qu'É. Glissant donne de l'évènement va dans ce sens : « Qu'est un évènement pour nous [les Antillais] ? Un fait produit ailleurs, sans nous, et qui retentit pourtant (pour

---

<sup>5</sup> Le cas de Ti-Cirique, qui est à la fois parfaitement ancré dans la culture créole et en acceptation totale de la langue française, est plus précisément analysé par Chiara Molinari (Molinari, 2005). La trilogie *Une enfance créole* de Patrick Chamoiseau, récit à caractère autobiographique, est également révélatrice de la domination de la culture française, ici passant entre autre par l'éducation, centrée sur la métropole et éloignée de la réalité insulaire.

<sup>6</sup> Le « chapitre » de *Texaco* narrant le départ de Nelta est très symboliquement intitulé « Le rêve de partir » (Chamoiseau, 1992, 335-350), Nelta étant ici l'image de l'ensemble des Antillais désireux d'un ailleurs idéalisé.

<sup>7</sup> À propos de l'occupation de l'espace dans *Texaco* voir l'article de Christine Chivallon (Chivallon, 1996).

<sup>8</sup> À propos de l'historiographie, Paul Ricœur a démontré qu'elle consistait en une sélection de fait parmi un ensemble d'évènements, qui sont par la suite organisés en une théorie par l'historien. Ainsi n'apparaît dans l'histoire écrite uniquement ce qui est jugé significatif par ce dernier, ce choix étant en partie subjectif (Ricœur, 2001 : 28-31).

autant) ici et en nous ». (Glissant, 1997 : 172). L'éloignement spatial empêche le contact direct entre l'évènement et le territoire antillais : par exemple, la Première Guerre Mondiale ne s'y manifeste pas comme en métropole. L'espace géographique auquel l'île appartient n'est pas directement concerné par le conflit, ce sont uniquement les lois qui entraînent l'implication des Antilles dans cette guerre. Ceci se manifeste dans l'œuvre de Chamoiseau par une mise à distance de ce qui est habituellement considéré comme l'Histoire officielle, du moins l'Histoire connue de tous. Avant tout, l'évènement extérieur n'est présenté que dans la mesure où il a un impact sur l'île. La Première Guerre Mondiale, par exemple, est abordée dans *Texaco* à cause de l'enrôlement de soldats pour les combats en Europe, et du rationnement de nourriture. Les grands champs de bataille ne sont que brièvement évoqués lors d'une simple énumération des noms de lieux car « à cette affaire d'Allemands, (...) Esternome ne comprenait jamais rien » (Chamoiseau, 1992 : 242). Ainsi le choix est fait de présenter une Histoire telle qu'elle a pu être vécue par les personnages, de fait lacunaire, et non telle qu'elle a été selon la version officielle. La guerre en elle-même n'est pas narrée : seuls sont dits le « départ-en-fanfare » et le « retour-queue-coupée » des soldats. À la place, le lecteur a droit au récit des tentatives diverses des Antillais, qui suite au retour des premiers blessés rivalisent d'intelligence pour fuir l'enrôlement (Chamoiseau, 1992 : 242-243). Ainsi est fait le choix de narrer l'Histoire selon une vision île-centrée. Dans ce sens également, les personnages historiques, au sein des romans, ne sont pas nécessairement connus des protagonistes. Nous pensons ici à Napoléon III qui n'apparaît dans la réalité d'Esternome que de manière secondaire. Cet Antillais mentionne ainsi l'empereur : « Aujourd'hui un nommé Gueydon sévissait, prenant ses ordres d'un dit Napoléon que l'on criait troisième. » (Chamoiseau, 1992 : 156). Napoléon III n'existe pour le personnage que par le biais de son gouverneur, Gueydon, qui est, lui, présent dans l'île. De plus l'usage du « un dit » et du « on » met en évidence le fait que Napoléon est totalement inconnu d'Esternome. Il en ira de même pour Hitler qui sera dans la bouche de Balthazar Bodule-Jules, héros de *Biblique*, « un nommé Hitler » (Chamoiseau, 2002a : 536). De Gaulle, au contraire, sera caractérisé de manière plus précise, étant connu de Marie Sophie pour avoir été en personne à Fort-de-France (Chamoiseau, 1992 : 423-427).

Ainsi l'Histoire marque le personnage uniquement si elle influence concrètement sa vie. La modification du point de vue de référence pour narrer le passé, passant ici du centre à l'île périphérique, aboutit à la prise de conscience d'une histoire autre, dissimulée sous le discours hégémonique de l'histoire officielle. L'insularité et l'isolement spatial qui lui est associé (empêchant de mettre le cas de la Martinique en

totale égalité avec celui des régionalismes) participent donc à l'éveil à une contre-histoire.

### **... tout en étant un lieu ouvert sur le monde**

Mais paradoxalement, si l'île est bel et bien un espace isolé, elle constitue un territoire ouvert sur le monde, par le biais de la mer, qui se présente à la fois comme une frontière et comme un point de contact. Cette caractéristique importante, et commune à toutes les îles, se double dans le cas de la Martinique d'un contexte historique qui en a fait un « carrefour culturel » (Chamoiseau et Confiant, 1991 : 65). Ce dernier aspect est indéniablement une des conséquences de la colonisation. Comme il a été brièvement rappelé en introduction, des populations aux origines et cultures diverses sont rassemblées sur une même île, pour des raisons économiques liées à la colonisation (esclaves puis engagés, entre autre d'origines africaine ou indienne, chinois, et bien évidemment des colons issus de l'Europe). Le fait que l'île soit encore actuellement un carrefour culturel est donc lié à un contexte post-colonial, qui a ainsi ouvert cet espace à des influences diverses. Néanmoins, l'insularité apporte une dimension nouvelle à cette mise en relation : l'espace restreint que représente l'île force le contact. Hormis quelques blancs propriétaires terriens, et de riches mulâtres, la majorité de la population, anciens esclaves et leurs descendants, ou nouveaux engagés, tels que représentés par Chamoiseau, vivent dans une relative précarité, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles. L'unité de leurs ressources économiques, le plus souvent très peu élevées, fait que ces personnes d'origines variées vivent dans les mêmes espaces : les quartiers populaires. À ce titre, le quartier de Texaco se présente comme un parfait exemple de l'installation de fortune sur un même espace d'une population hétéroclite : on y trouve entre autre une chabine (négresse à peau claire, qui sous-entend son métissage), une câpresse, des noirs, un indien d'après la liste de Marie-Sophie (Chamoiseau, 1992 : 385-387). Balthazar Bodule-Jules, pour sa part, a un père d'origine franco-caribéenne (Chamoiseau, 2002a : 74-75), une mère probablement d'origine africaine, influences variées qui font du héros de *Biblique* un être métissé et créole. Des personnes de cultures variées sont donc mises en contact rapproché, qui aboutit au métissage et à la créolisation de la population. Comme le rappellent les auteurs de l'*Éloge*, la créolisation est un processus issu de la mise en contact brutale sur un territoire insulaire ou enclavé de populations culturellement différentes (Bernabé, Chamoiseau, Confiant, 1993 : 30). L'île et sa capacité d'isolement participent donc, avec la colonisation, à l'élaboration de la créolité, qui constitue un mouvement d'ouverture à

des réalités autres. En effet, la créolisation vise à établir une mise en relation d'au moins deux éléments initialement distincts, qui s'interpénètrent, s'altèrent mutuellement, sans néanmoins s'homogénéiser dans un nouveau tout identique pour tous. Chacun selon ses propres influences crée sa créolité. Ceci se reflète par exemple dans les romans sur les techniques de soin utilisées par les personnages : les maladies sont étroitement associées aux maléfices, qu'il faut résoudre par des pratiques magiques. Elles mélangent des influences diverses, et ne sont jamais les mêmes. Par exemple, Esternome, afin de lutter contre ce qu'il pense être une sorcière, utilise des termes latins, un français censé avoir des vertus magiques, et regrette de ne pouvoir user, faute de moyen, des plantes typiques de l'île, ainsi que des rituels qui semblent proches du vaudou (Chamoiseau, 1992 : 238-239) tels que l'emploi de plantes qui permettent de lutter contre les zombis. Cet exemple, qui n'est pas un cas isolé dans l'œuvre de Chamoiseau (Man l'Oubliée dans *Biblique* déploie un nombre important de techniques de soin variées), montre bien une mise en relation d'éléments initialement distincts. Ainsi l'île, malgré son isolement, est propice à l'ouverture en forçant, de manière interne, le contact de différentes influences mondiales.

Cette ouverture, par contact à l'intérieur même de l'île, s'associe à une ouverture physique sur le monde extérieur. Nous quittons ici le contexte colonial et retrouvons une des qualités propres à l'insularité. En effet, la mer représente une limite paradoxale : elle détermine l'espace terrestre habitable tout en se proposant comme un lien avec le monde extérieur. Par elle, l'île passe du statut de territoire isolé à celui de composante d'un archipel. La Martinique, avant la colonisation, n'était pas perçue et utilisée par les Caraïbes comme une terre isolée, mais était bien une partie intégrante d'un archipel plus large, un territoire plus vaste uni par l'eau<sup>9</sup>. Mais si de manière théorique la mer a une fonction d'ouverture, elle n'est pas représentée de la même manière dans *Texaco* et dans *Biblique des derniers gestes*. Dans le cas du premier roman, la mer est plus proche de la limite. Elle permet un va-et-vient avec un ailleurs indéterminé vers lequel ne vont jamais la narratrice et son père avant elle. Loin de créer le lien, elle constitue au contraire une rupture, comme le montre le départ de Nelta, qui en quittant l'île ne peut faire autrement que de se séparer de Marie Sophie. Il en va tout autrement dans *Biblique*, où la mer permet une ouverture progressive sur le monde. Le premier contact du personnage avec l'étendue liquide, lors de son installation dans un

---

<sup>9</sup> Rappelons que le concept géographique d'archipel a eu une influence certaine sur les théories d'É. Glissant, qui a développé une « pensée archipélique (...) au cœur de ses essais » comme le rappelle Lise Gauvin en « Avant-dire » du volume réunissant et rééditant ses entretiens avec É. Glissant (Gauvin, 2010 : 8).



village de pêcheurs, en fait un espace supplémentaire, une excroissance de l'île. La mer se caractérise par son altérité vis-à-vis de la terre, mais ne se présente pas comme le moyen d'aller vers un ailleurs terrestre, comme le montrent les retours répétés du personnage au village, et ce même lorsqu'il a atteint la grande mer. Mais il s'agit d'un passage clef, où Balthazar apprend les règles de la navigation qui lui permettront par la suite le voyage vers l'ailleurs. La mer deviendra pour lui un moyen de transport avec l'exil de son amante malade, Arestia, sur l'île des lépreux, la Désirade (Chamoiseau, 2002a : 755). Il décide de la suivre par amour. Cette île, sorte de lieu de quarantaine, est un espace autre, pourtant lié à la Martinique. Nous retrouvons dans le rapport de ces deux îles celui d'un centre à sa périphérie, comme évoqué plus tôt avec la métropole. Il s'agit donc ici de la première conception de l'île comme composante d'un ensemble plus large : l'archipel. Suite à la mort de sa compagne, Balthazar quitte la Désirade pour voyager et lutter dans l'ensemble des Caraïbes. L'ouverture au monde se fait ainsi de manière progressive : le héros passe de l'île à une de ses périphéries, avant d'aller jusqu'à l'archipel entier<sup>10</sup>. Par la suite, ses luttes le mèneront en Amérique Latine, continuité logique de son errance, avant de le pousser jusqu'en Afrique et en Asie. L'éloignement est graduel et se fait systématiquement par la mer. Le bateau devient ici un moyen privilégié de mise en relation, et la mer ce qui unit le monde en une totalité. Faut-il alors voir en la mer le symbole de la mise en relation, de ce qui permettrait la créolité ? L'hypothèse est tout à fait envisageable, d'autant plus qu'à l'origine du processus de créolisation antillais se situe le « crime fondateur » (Chamoiseau, 2010 : 8), la traite, permise par le bateau négrier, meurtrier mais créateur d'une civilisation nouvelle. L'île aurait ainsi une place privilégiée dans l'ouverture aux réalités multiples, qu'elles soient historiques ou non.

Néanmoins, dans *Biblique*, le choix n'est pas fait d'évoquer le monde dans sa totalité. Les errances du personnage ne l'emmènent pas dans l'ensemble des territoires existant, mais le portent uniquement vers les espaces étant en lutte contre des formes de domination. En évoquant entre autre le Viêt Nam d'Hô Chi Minh, l'Algérie du FLN, la Bolivie de Guevara ou encore le Congo de Lumumba, Balthazar présente clairement des pays dans leur phase de conflit avec une puissance dominante, dont le caractère colonial est quasi systématique, ces États cherchant ainsi à obtenir leur libération, leur indépendance. L'ouverture au monde se fait par le biais d'une solidarité existant entre des dominés de formes diverses (la colonisation est certes la cause la plus répandue, mais est également évoquée la dictature de (François) Duvalier à Haïti, ou encore les

---

<sup>10</sup> C'est au sein d'un résumé très rapide que se déroule la mise en place chronologique des voyages du héros déjà évoqués précédemment dans l'œuvre de manière anarchique (Chamoiseau, 2002a : 757).

tentatives de destruction de minorités). Tous les voyages du héros en dehors de l'île, excepté celui à la Désirade, sont organisés afin de lui permettre de lutter contre toutes formes de domination : Balthazar est directement concerné pour avoir lui-même vécu le statut de dominé, engendré par la colonisation et l'esclavage. Sa lutte, qui a d'abord lieu dans l'île, s'ouvre ensuite aux malheurs du monde. Il s'agit donc ici du contexte post-colonial qui crée l'ouverture et l'unification des différents dominés. À ce propos, F. Fanon précise que les colonisés, malgré les différences de lieu, sont liés pour avoir subi les mêmes principes de domination (Fanon, 1952 : 13), comme celle de la langue par exemple.

Mais si le contexte post-colonial détermine *a priori* l'ouverture sur le monde, l'île semble favorable à ce mouvement, étant à la fois porteuse d'universalité et adaptée à la création du rebelle idéal, qui se matérialisera en Balthazar Bodule-Jules. Comme le rappelle J.C. Racault, l'île est comme une « projection microcosmique de l'univers entier » (Racault, 1995 : 11), idée à laquelle corrobore François Lestringant, qui dans la même publication présente le concept d'« île-monde » (Lestringant, 1995 : 91). Toutefois, afin de justifier cette présence d'universalité dans la Martinique de Chamoiseau, il est nécessaire de présenter la façon dont se produit le mouvement vers l'extérieur présent dans *Biblique des derniers gestes*. Le protagoniste, héros à l'agonie, faisant face à un public dans lequel se trouve le narrateur, se remémore son passé, le narrant en partie, le revivant physiquement et le laissant deviner d'autre part. L'évocation des espaces extérieurs à l'île s'appuie sur un mécanisme associatif, propre au souvenir : au lieu de se rappeler son passé de manière chronologique, il se souvient d'un évènement, qui lui fait penser à un ou plusieurs autres moments de son vécu, ces différents éléments étant reliés par une thématique commune<sup>11</sup>.

Ainsi son éducation dans l'île, objet initial de la remémoration, est programmatique de ce qu'il vivra à l'extérieur, lui permettant alors de lier les différentes composantes du monde à partir de ses références insulaires. Ce que le personnage arrive à trouver de commun à ces différents lieux et cultures sont des aspects spécifiques, qui de prime abord ne semblent pas évidents. Parmi ses divers souvenirs, celui de Man L'Oubliée le soignant et le protégeant (alors qu'il était enfant) avec de l'eau tient une place importante. À cette occasion le héros fait le lien avec le monde en se remémorant, dans un premier temps, simplement les vertus curatives du liquide utilisé lors de divers conflits, avant de s'ouvrir au souvenir d'autres femmes pratiquant aux quatre coins du monde un art proche de celui de L'Oubliée

---

<sup>11</sup> « Chaque geste de Man L'Oubliée, dont il élucidait maintenant la pertinence, le renvoyait à un évènement de sa vie. » (Chamoiseau, 2002a : 168)

(Chamoiseau, 2002a : 183 et suivantes). L'île serait alors propice à dévoiler les « invariants du chaos monde », qui sont selon Glissant des éléments dont la quête est nécessaire (Glissant, 1997 : 70). Les différentes cultures ne seraient finalement que des manifestations nuancées d'une même humanité reposant sur des éléments communs, les invariants.

Paradoxalement, si tous ces espaces sont liés par une certaine égalité (les lieux étant évoqués de manière simultanée, mis en parallèle par le souvenir de Balthazar), la Martinique semble néanmoins tenir une position supérieure, le protagoniste insulaire, par son éducation, étant capable de lier en un tout les différences apparentes des civilisations du monde. La capacité d'adaptation du personnage aux milieux naturels variés va également dans ce sens. Lorsqu'il évoque de manière anarchique ses luttes à l'extérieur de l'île, Balthazar ne cesse de mettre en avant ses qualités toujours perçues comme exceptionnelles, parfois présentées comme quasi magiques, par lui-même ou par ses coéquipiers. Guerrier idéal, il est capable de se fondre dans la forêt ou la jungle au point de devenir invisible, d'y survivre avec une facilité déconcertante, de lutter contre tous types d'ennemis ou encore de pouvoir soigner les maladies les plus étranges quel que soit le milieu.

Ses qualités lui sont venues de l'éducation (quasi magique) qu'il a reçue dans l'île. Élevé par une Mentô<sup>12</sup>, Man l'Oubliée, il a été initié à des connaissances traditionnelles d'un autre temps. Cette femme sans âge lui a permis d'apprendre à être en osmose totale avec la nature, avec l'île, avec la vie de manière plus générale. Conscient de manière surdéveloppée de son environnement, il acquiert une véritable sagesse, qui deviendra par la suite une arme fatale pour ses ennemis. Auprès d'une autre femme il apprend les techniques de navigation, et les secrets d'un autre type de lutte. Un hermaphrodite lui enseignera l'art du laghia, technique de combat d'origine indienne pratiqué dans l'île par les majors, à la fois esthétique et terriblement mortel. Ces trois éléments, fondateurs de ce que sera le futur rebelle, sont présentés comme étant le produit d'une éducation typiquement traditionnelle des Antilles, au caractère créole. Ils feront de lui le combattant idéal, adapté à tous les milieux. Mais ce personnage hors normes ne serait jamais né sans la participation de Déborah-Nicol, enseignante communiste, travestie en homme pour se faire une place dans la société,

---

<sup>12</sup> Patrick Chamoiseau, dans *Écrire en pays dominé*, donne une définition du mentô hypothétique. Il serait assez proche du quimboiseur, personne capable de soigner par usage de plantes, mais ayant également des qualités supposées magiques. Le mentô serait un quimboiseur surpuissant, l'hypothèse proposée étant qu'il est au départ un Africain initié à des rites particuliers, et par la suite une personne initiée par un mentô. Néanmoins, le savoir du mentô serait d'origines diverses, n'étant pas issu uniquement de l'Afrique (Chamoiseau, 2002b : 174).

qui par son enseignement éveille Balthazar aux injustices mondiales et à la rébellion. Toute son éducation, où la part traditionnelle est la plus importante et la plus déterminante pour ses capacités guerrières futures, est donc propice à en faire un rebelle idéal et parfait.

Faut-il voir ici un éloge de l'éducation traditionnelle par opposition à une éducation trop coloniale ? Probablement. Contrairement à l'éducation issue de la métropole, à visée assimilationniste, créant la domination silencieuse par anesthésie des désirs de luttes, l'enseignement traditionnel, voire l'enseignement de la tradition, renouant avec une culture proprement antillaise, donnerait les bases nécessaires à une rébellion ayant pour but d'obtenir la liberté et la mise en relation avec le monde. Elle serait de fait productrice de créolité, ce dernier élément étant présenté comme l'essence même de la culture antillaise, entre autre par Chamoiseau. Soulignons également l'importance de l'ouverture au monde dans l'éducation du personnage. En effet, Balthazar, quittant l'île pour la première fois, ne se considère pas comme un rebelle. C'est une femme, à nouveau, qui l'initie à l'art de la rébellion, canalisant le monstre enragé qu'il était. Le héros peaufinerait son initiation en dehors de l'île, développant et appliquant ainsi son savoir, avant de revenir en Martinique pour continuer, bon gré mal gré, la lutte contre les forces dominantes. À cette fin, il s'en prendra par exemple à la consommation de drogues, présentée comme le fléau de la jeunesse et comme une conséquence de la colonisation. L'ouverture au monde permet donc à Balthazar de prendre conscience d'une domination omniprésente et de la lutte nécessaire qu'elle impose. Mais après avoir énoncé à travers la bouche de son protagoniste l'impossibilité actuelle d'un combat ouvert, Chamoiseau propose une solution avec ses romans. Il lutterait pour l'éveil à une réalité autre cachée sous les « chapes des silences » (Chamoiseau, 2002a : 369), visant ainsi à rétablir la vérité des oubliés. Le roman de la contre-histoire serait la seule arme possible au sein du conflit silencieux.

Comme nous venons de le démontrer, la Martinique, devenue un carrefour culturel entre autre par son insularité, est ouverte à des réalités diverses, tout en étant capable de lier les différences du monde en une totalité, par le biais des « invariants du chaos monde » qu'aurait su dévoiler le héros de *Biblique des derniers gestes*. L'île, par sa possibilité d'ouverture sur le monde (liée à ses particularités spatiales), participe donc à la prise de conscience d'une contre-histoire nécessaire, et ce malgré l'influence indéniable d'un contexte historique déterminant.

Comme il a été vu plus tôt, la colonisation passée a une part indéniable dans l'éveil à une histoire autre dans le cas de la Martinique. Le discours officiel, étant celui

du centre, laisse en marge le passé des dominés, de fait de la majorité de la population antillaise. Mais ce contexte reste néanmoins à nuancer. Comme nous l'avons vu, l'insularité participe à ce mouvement. D'une part, l'isolement géographique vis-à-vis de la métropole opère une mise à distance du centre et de ce que ce dernier produit dans une mesure beaucoup plus importante que dans le cas des régionalismes. D'autre part, l'insularité a fait de la Martinique un carrefour culturel. Si le contexte historique tient ici une place importante, c'est pourtant les qualités spatiales de ce territoire qui sont le moteur de la mise en relation des différentes cultures en présence. La créolité rend ainsi apte à une ouverture à la multiplicité des vécus et, de fait, à la « tresse d'histoires » (Bernabé, Chamoiseau, Confiant, 1993 : 17) cachée sous l'Histoire. Le statut de dominé et la créolité rendent propice à la prise de conscience du contexte de domination présent tant dans l'île que dans le monde, et engendre alors, dans le cas de Chamoiseau, le roman de la contre-histoire.

## **Bibliographie**

- ALBERT, Christiane (1999). « Le discours de la créolité et celui du régionalisme avant la Seconde Guerre Mondiale : effets et enjeux identitaires », in C. Albert (dir.). *Francophonies et identités culturelles*. Paris : Karthala, pp. 247-258.
- BARDOLPHE, Jacqueline (2002). *Études postcoloniales et littérature*. Paris : Honoré Champion éditeur.
- BERNABÉ, Jean, CHAMOISEAU, Patrick, CONFIAINT, Raphaël (1993). *Éloge de la créolité*. Paris : Gallimard, édition bilingue français-anglais.
- BUTEL, Paul (2007). *Histoire des Antilles françaises*. Paris : Perrin.
- CHAMOISEAU, Patrick (1992). *Texaco*. Paris : Editions Gallimard.
- CHAMOISEAU, Patrick (2002a). *Biblique des derniers gestes*. Paris : Editions Gallimard.
- CHAMOISEAU, Patrick (2002b). *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».
- CHAMOISEAU, Patrick (2010). « De la mémoire obscure à la mémoire consciente », Postface du *Deshumain grandiose*. Paris : Gallimard.
- CHAMOISEAU, Patrick, CONFIAINT, Raphaël (1991). *Lettres créoles*. Paris : Hatier, coll. « Brèves Littératures ».
- CHIVALLON, Christine (1996). « Éloge de la spatialité : conceptions des relations à l'espace et identité créole chez Patrick Chamoiseau », *Espaces géographiques*, tome 25 n°2, 1996, pp. 113-125.
- FANON, Frantz (1952) (réédition 1971). *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil.

- GAUVIN, Lise (2010). « Avant-dire. Édouard Glissant : une pensée archipélique », in L. Gauvin, *L'imaginaire des langues, Édouard Glissant, entretiens avec Lise Gauvin*. Paris : Gallimard, pp. 7-9.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Le discours antillais*. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais ».
- LESTRINGANT, François (1995). « L'insulaire des Lumières : esquisse introductive », in J.C. Marimoutou, J.M. Racault (éd.). *L'insularité : thématique et représentations*. Paris : L'Harmattan, pp. 89-96.
- MOLINARI, Chiara (2005). *Parcours d'écriture francophones. Poser sa voix dans la langue de l'autre*. Paris – Turin – Budapest : L'Harmattan.
- NICOLAS, Armand (1996). *Histoire de la Martinique*. Paris : L'Harmattan, v. 1.
- PFERSMANN, Andreas (2008). « Les notes dans le 'roman de la contre-histoire' : Augusto Roa Bastos et Patrick Chamoiseau », in C. Poulain, J.C. Arnould (dir.). *Notes : étude de l'annotation en littérature*. Rouen-Le Havre : Presses Universitaires de Rouen et du Havre, pp. 325-351.
- RACAULT, Jean-Michel (1995). « Avant-Propos », in J.C. Marimoutou, J.M. Racault (éd.). *L'insularité : thématique et représentations*. Paris : L'Harmattan, pp. 9-13.
- RICŒUR, Paul (2001). *Histoire et vérité*. Paris : Seuil, coll. « Points. Essais ».
- ROA BASTOS, Augusto (1980). « Réflexion autocritique à propos de *Moi le Suprême*, du point de vue socio-linguistique et idéologique. Condition du narrateur », in J. Leenhardt (éd.). *Littérature latino-américaine d'aujourd'hui, Colloque de Cerisy*. Paris : Union Général d'Eds., pp. 136-150.
- THIESSE, Anne-Marie (1991). *Écrire la France*. Paris : PUF.